

Danse guerrière basque avec apothéose d'un combattant mort.

Dessin d'André Galland.

DANSES BASQUES A PARIS

Les danses basques sont peu connues à Paris. Ces montagnards, dont les sept provinces s'étagent de part et d'autre des Pyrénées, demeurent chez eux et entre eux. Ils ont gardé intacts leur langue, leurs coutumes, leurs chants, leurs divertissements. Une seule fois, il y a quelques années, le théâtre des Champs-Élysées organisa un gala de danses basques. Et *L'Illustration* du 16 février 1929 révélait à ses lecteurs le piquant, l'originalité de quelques-unes de ces évolutions chorégraphiques, probablement plus que millénaires. Si l'on veut s'initier à cet art, il faut, en dehors du pays basque, aller le chercher dans ces sociétés qui font se rencontrer, une ou deux fois par an, les Basques de la capitale.

Ces temps derniers précisément, une journée basque, ou plus exactement une journée basco-béarnaise, les réunissait. Basques et Béarnais fraternisèrent sous l'égide de l'Office français de la gastronomie, présidé par M. A. de Croze. Un déjeuner savoureux, une dégustation non moins savoureuse quelques heures après permirent d'apprécier des spécialités délectables, parmi lesquelles les anchois de Saint-Jean-de-Luz et le jambon de Bayonne, sans omettre des vins qui mériteraient tous de devenir célèbres comme le jurançon illustré par Henri IV. Un gala, l'après-midi, dans une salle des fêtes des environs de l'Étoile et, le soir, à 9 heures, la réunion annuelle de l'*Eskualduna*

organisée par M. J. Besselère, son président, firent triompher les couleurs, les chants et les danses du pays de Ramuntcho.

Les Basques ont un drapeau — fond rouge écartelé de blanc avec deux diagonales vertes — qui, dans les trois provinces de France comme dans les quatre d'Espagne, flotte pour les fêtes locales, les compétitions sportives, bref en toutes les circonstances où s'exprime l'âme de ce vaillant petit peuple. Il existe aussi un hymne, lent, religieux et grave. Et, tandis qu'agenouillés les gardiens du drapeau courbent la tête comme sous un vent d'orage, le porte-oriflamme fait tournoyer sa bannière sur les chefs religieusement inclinés. Minute de grandeur que suivent des minutes de grâce.

Garçons et filles sont vêtus de blanc, ceinturés de rouge ou de vert, coiffés du petit béret classique, noir et très simple, ou rouge avec un gland doré. Sur les chemises des jeunes gens et les corsages des jeunes filles se nouent au col des mouchoirs ou des écharpes timbrées aux couleurs nationales. La sandale est la chaussure de ces sportifs, et des cordons verts l'attachent aux bas blancs des jeunes filles. Les garçons apparaissent beaux, d'une beauté mâle. Leurs compagnes, si elles n'ont pas la grâce fluide des Vénus blondes, sont musclées comme des athlètes.

Chaque province possède ses danses. Les touristes qui passent l'été ou l'automne à Biarritz ou à Saint-Jean-de-Luz connaissent tous le *fandango* dont les figures font penser au menuet du dix-huitième siècle et à la bourrée d'Auvergne, avec

un piment qui l'assaisonne par instants, les doigts claquant haut au-dessus des têtes, d'une fougue toute méridionale. Ils connaissent moins, ces touristes, les danses de l'intérieur, celles que l'on pratique à Ainhoa, Sare, Mauléon, La Soule. Ils ignorent

totalement celles qui dominent dans les provinces basques d'Espagne, notamment à Bilbao.

Le gala des Champs-Élysées avait familiarisé le Tout-Paris, il y a quatre ans, avec les chœurs des pêcheurs d'anguilles du Nervion, avec les musiciens à l'aigre flûtel, à l'étroit tambourin, et les danseurs de La Soule. Nous avons revu ces derniers, en

particulier cette étrange compagnie de trois à cinq mimes, vêtus de rouge et de bleu, galonnés d'or, dont les plus curieux personnages sont le cavalier, la cantinière et le valet chasse-mouches. Avec leurs oripeaux barbares, leurs entrechats prodigieux, leurs sauts, leurs bonds, ils évoquent de très vieilles danses orientales et l'on songe parfois à ces danseuses de Bali que l'Exposition coloniale, l'autre année, popularisa. La race basque n'est-elle pas une des plus vieilles du monde, et sa langue, aux consonances rudes, heurtées et chantantes, proche de certains accents gutturaux des dialectes de l'Inde et de l'Indochine ?

Mais la révélation du jour fut apportée par les joueurs de *tristu* et le cadre des *Espatadantzaris de Biskaya* envoyés par la jeunesse de Bilbao. Les *tristus* sont des sortes de grandes flûtes qu'accompagnent, à contretemps et discrètement, des tambours plats et un petit tambourin moitié moins long que ceux de Provence. Les sons, tantôt très aigus, tantôt très doux, atteignent parfois une pureté ineffable. Il passe, dans cette flûte paysanne,



Un groupe de Txistularris.

des trilles de rossignol, des appels de fauvette, des roucoulements de ramier et des accents moqueurs de martinet ou de merle. Cela se plaint, gémit ou commande — impérieusement. De vieux airs, que les tambours et le tambourin ennoblissent par une cadence grave de procession, évoquent le champ, la montagne, la maison, la joie des accordailles et la tristesse des jours de deuil. C'est tout le pays



Deux par deux, figure par des danseurs basques venus d'Espagne.
Dessin d'André Galland

basque que font se lever ces cinq musiciens qui varient et modulent à l'infini sur les thèmes les plus simples, les plus primitifs.

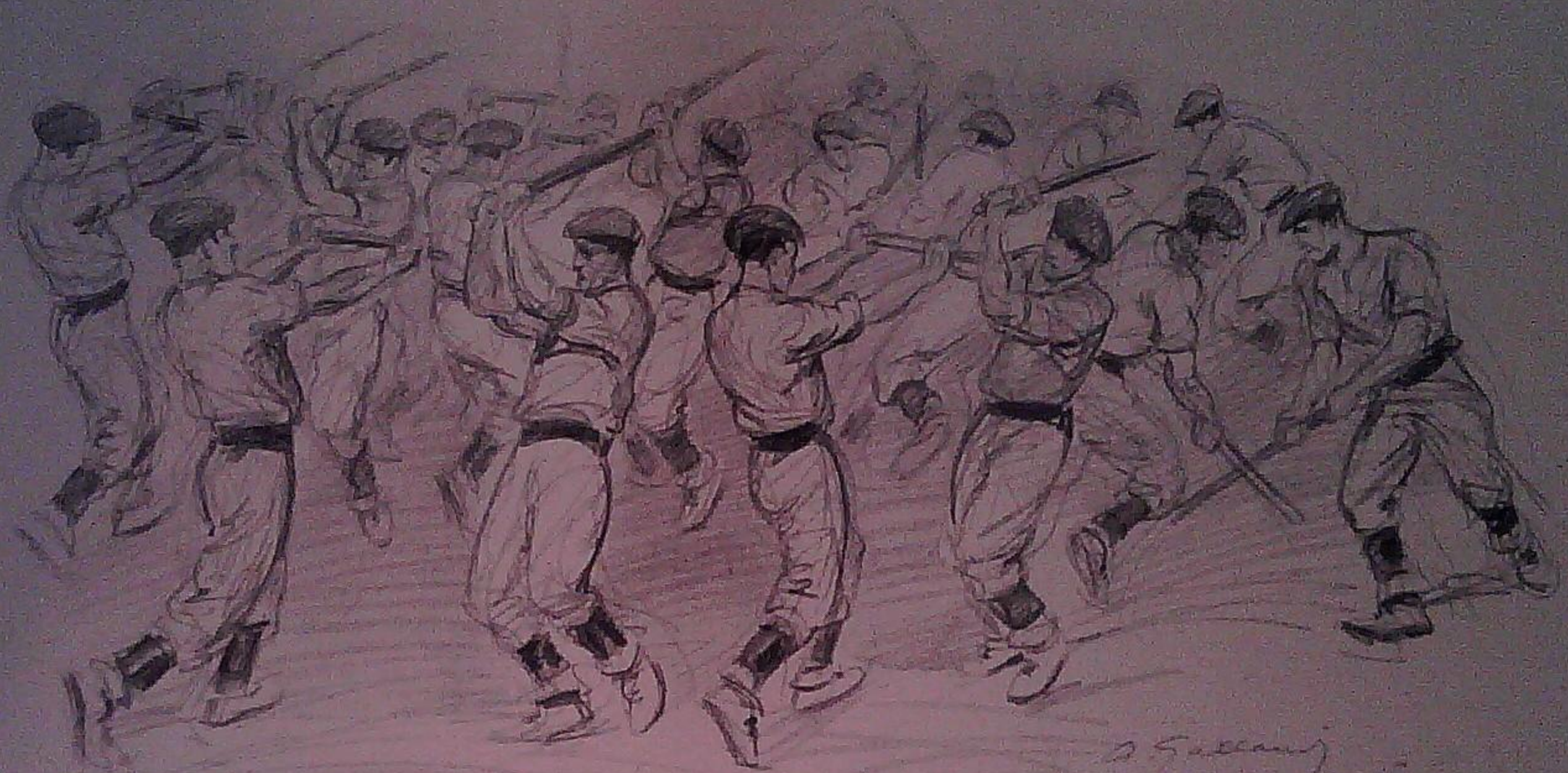
Les danseurs — vêtus de blanc, coiffés du béret, portant des jambières toutes sonnantes de grelots — unissent la puissance à la grâce. Souples et forts, ils bondissent et s'agenouillent devant le drapeau, gambadent deux par deux avec une furie joyeuse, choquent les uns contre les autres en une manière de quadrille d'étincellantes épées et, soudain, mimant une scène guerrière, saisissent un des leurs et le hissent, comme mort, sur un invisible bouclier.

Mais le clou de cette exhibition, le sommet de cette apothéose de Terpsichore, se réalise dans la

danse des bâtons. Lancés en groupe compact les uns sur les autres, le bâton haut, ils s'affrontent, se dévisagent, s'arrêtent, repartent, se tournent le dos, puis, tout d'un coup, au rythme mordant des joueurs de flûte, heurtent sauvagement leurs bâtons. La cadence s'accélère, les bâtons frappent plus fort, plus haut et plus vite. Ce n'est plus une danse, mais une mêlée ordonnée et ardente, l'élan déeuplé de toute une race, d'un pays guerrier fier et libre.

Un beau spectacle. Un beau symbole.

La distance s'abolit et avec elle le ciel gris de l'Île-de-France ; nous voici au pays basque devant de très vieilles maisons basses et larges, sous le ciel éclatant des Pyrénées. — P. L.



Danse des bâtons, exécutée par le cadre des Espaladantzaris de Biskaya au cours de deux galas organisés à Paris ces jours derniers.